

LE DEVOIR

Libre de penser

Rester debout, façon Thomas Hirschhorn

En vitrine à BNL MTL, l'artiste suisse rend la violence visible pour mieux nous réveiller

29 novembre 2014 | Jérôme Delgado - Collaborateur | Arts visuels



Photo: Pedro Ruiz Le Devoir Thomas Hirschhorn affirme travailler avec son environnement.

Hirschhorn, en allemand, signifie « corne de cerf ». Dans la langue internationale de l'art contemporain, le vocable évoque l'un des univers les plus singuliers, où le désordre, réel ou suggéré, frappe d'emblée. Faire du Hirschhorn, c'est composer avec le chaos. Or Thomas Hirschhorn, malgré tous les bois d'original qui font son identité, ne cherche pas l'affrontement.

« *J'essaie d'être logique, pas chaotique. Je ne veux pas non plus mettre de l'ordre*, dit l'artiste suisse, attablé au bar d'un hôtel montréalais, à peine débarqué de l'avion. *Ce que je veux, c'est donner une forme au chaos. Mais ce n'est pas une stratégie pour [obtenir] une réaction.* »

Établi à Paris, présent là où ça compte, de Venise à New York, Thomas Hirschhorn est une des vedettes internationales de la Biennale de Montréal, en cours jusqu'en janvier. On n'y présente pas une autre de ses installations démesurées, qui se situent entre le salon de lecture et l'agora publique, mais *Touching Reality* (2012), une vidéo projetée sur un simple mur, à découvrir parmi d'autres oeuvres au Musée d'art contemporain (MAC).

Un quotidien parisien a déjà dit que la loi Hirschhorn est celle du chaos. Lui affirme travailler avec son environnement. Dans *Touching Reality*, une main féminine fait défiler, sans fin, les images de son appareil mobile. Images d'horreur : corps ensanglantés, démembrés. Pas besoin d'inventer le chaos, il circule déjà entre nous.

« Si je fais quelque chose comme celle-ci avec le touch screen, dit le Parisien, c'est parce que je vois des gens autour de moi le faire. »

Ni provocateur ni moralisateur, Hirschhorn ne cherche pas à éveiller des consciences, mais à susciter des réflexions pour nous garder « debout », droits, et nous empêcher de nous assoupir. Ces photos, ce ne sont pas celles de professionnels, aime d'ailleurs rappeler celui venu à Montréal pour donner une conférence.

« Il faut se questionner, ne pas se réfugier dans un luxe, dans une sorte de confort, de demi-sommeil. Et dans l'ignorance. La violence, cruelle, est là, visible, de plus en plus proche, mais la tentation est de ne pas vouloir la voir, de se protéger [d'elle]. »

En silence et sur un seul mais grand écran, *Touching Reality* rend la violence très visible. Et palpable, touchante, comme le suggère le double sens du titre anglais. Le geste de la main exprime une affection, en opposition avec le contenu affiché.

En 2007, Thomas Hirschhorn avait été exposé une première fois au MAC, lors de l'acquisition par le musée de l'installation *Jumbo Spoons and Big Cake* (2000). Dans le catalogue qui accompagnait cette oeuvre monumentale, emblématique de sa signature — ruban adhésif, références littéraires, composition en collage, structure précaire, tous les ingrédients Hirschhorn y sont —, l'artiste qualifiait le monde d'injuste, de gênant, de merdique même. Sept ans plus tard, il a tenu à (se) nuancer.

« Il y a beaucoup d'injustices, d'inégalités, de violence. Mais il y a aussi la beauté, l'amour, l'amitié. Il y a la poésie, l'art, la philosophie. Ma mission est de montrer quelque chose d'entier. Il ne faut pas détourner les yeux du côté négatif, ni du côté positif », dit celui qui voit l'art comme un des derniers lieux de rassemblement.

Sensible à de multiples réalités, Thomas Hirschhorn a souvent exposé dans l'espace public, en marge des quartiers de spectacles officiels. À Aubervilliers, en banlieue de Paris, il a monté le Musée précaire Albinet(2004), en collaboration avec les habitants de cette cité voisine du Stade de France. Dans ce musée hors du commun, on exposait des trésors du Centre Pompidou, on dialoguait, on servait des repas communautaires.

Hirschhorn dit s'adresser toujours à un public « non exclusif ». Pour lui qui cherche à briser les frontières sociales et esthétiques, le terme a son importance. Le non-exclusif concerne chaque individu, un à la fois, sans l'affubler du terme « privilégié » ou « non privilégié ».

« Il n'est pas question de masses, ou du plus grand nombre », dit l'auteur du *Monument à Bataille* (2002). « Le non-exclusif n'exclut personne, mais demande une action, un petit effort », précise Hirschhorn.

Cet effort était explicite dans sa dernière exposition personnelle, celle du printemps 2014 au Palais de Tokyo, au coeur de Paris. L'installation *Flamme éternelle* prenait la forme d'une tribune ouverte avec des énoncés, tronqués, tels que « Je ne veux pas un avenir, je veux un... ». Les gens étaient invités à les compléter... ou pas.

« Ce qui est important, dit-il, c'est que la phrase n'est pas terminée. S'il s'agit de l'avenir, il n'est pas hypothéqué. Il faut se livrer, être attentif et prêt à le construire soi-même. C'est un appel à l'émancipation. »

Le thème de l'avenir comme celui de la Biennale de Montréal lui convient bien. Non pas qu'il ait une opinion arrêtée sur le futur, au contraire. Son attitude à se tenir debout permet de faire face à toutes les éventualités, catastrophiques ou merveilleuses. « *Touching Reality*, soutient Thomas Hirschhorn, est une invitation à appréhender l'avenir. On doit rester réveillé. »

ENCADRÉ

Thomas Hirschhorn en cinq dates

1957 Il naît à Berne, en Suisse.

1984 Il s'établit à Paris.

Années 1990 Il se fait une réputation avec des sculptures précaires, faites à partir de matériaux pauvres, notamment du papier journal, des sacs de poubelles, du ruban adhésif.

2000 Premier lauréat du prix Marcel-Duchamp, plus grande distinction en art contemporain français.

2002 Il expose à la Documenta de Cassel son installation *Monument à Bataille*.

2011 Son installation *Crystal of Resistance* occupe le pavillon de la Suisse, à la Biennale de Venise.